

Lucy K. Jones

Mr Fire et moi

VOL. 2



Éditions Addictives

Lucy K. Jones

Mr Fire et moi

VOL. 2

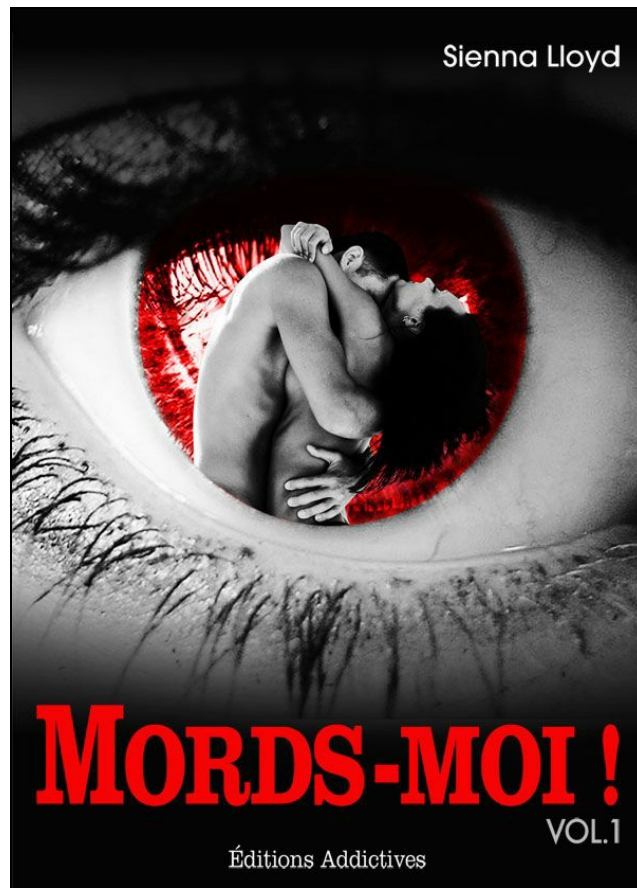


Éditions Addictives

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Mords-moi !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Lucy Jones

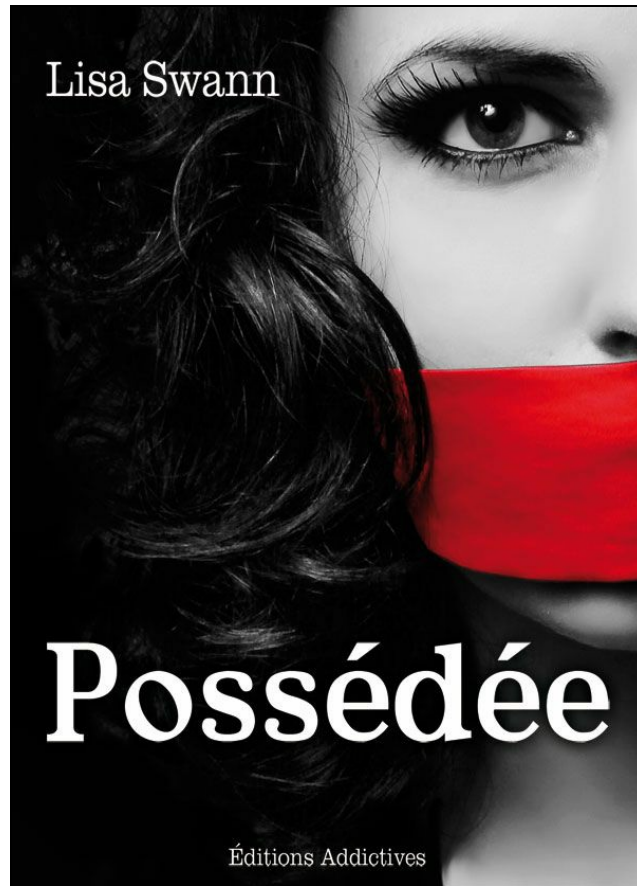
MR FIRE ET MOI

Volume 2

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Possédée

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

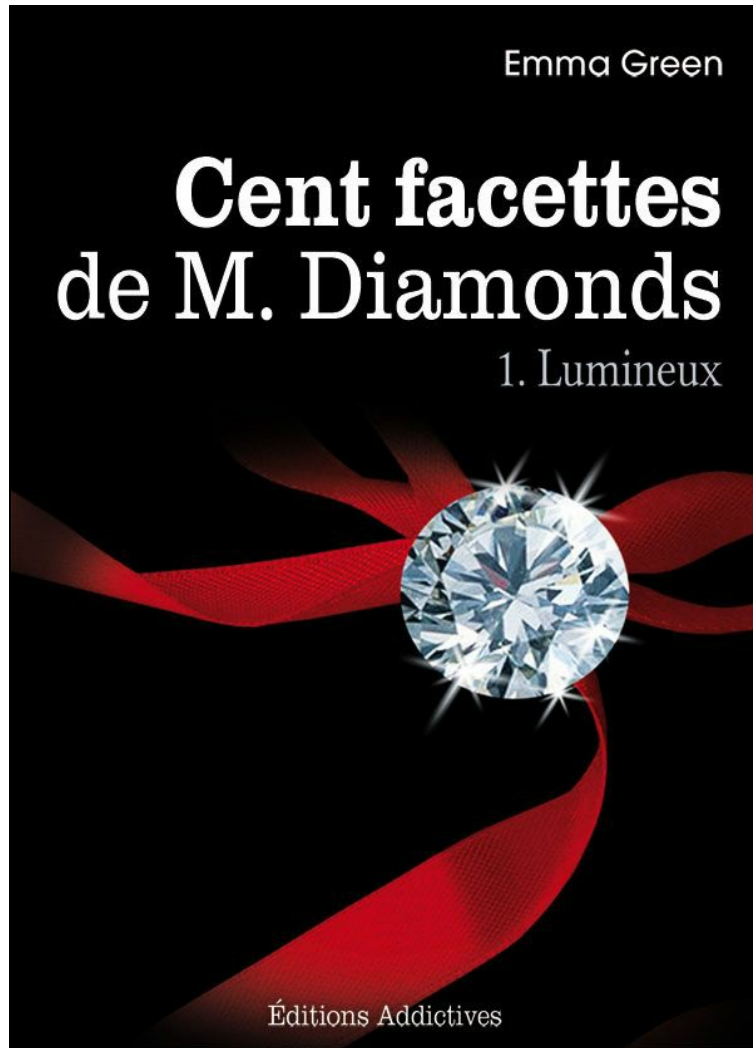


Egalement disponible :

Les 100 Facettes de Mr. Diamonds

" Une saga torride qui fera oublier toutes les autres : Cinquante Nuances comme Tout ce qu'il voudra ! "

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



1. Perplexe

Je n'ai pas défait la valise du week-end à Long Island. Je n'ai pas rangé mes affaires. Je n'ai pas pu mettre le mot « FIN ».

Cela aurait été plus simple. Daniel Wietermann envolé : fin de l'histoire. Sans doute aurais-je gardé les stigmates de cette rencontre, dans mon cœur, dans ma chair. Sans doute le fantôme de Daniel serait souvent venu me hanter. Mais cela aurait été plus simple. J'aurais, sur cette page, écrit d'autres histoires.

Je ne voulais pas oublier, mais je ne voulais pas me fragiliser dans l'espérance. Me dire que cette ébauche de relation, cette intrigue sensuelle était terminée, c'était l'accepter, c'était me rendre disponible, c'était continuer.

Certes, la Julia qui reviendrait ne serait pas la même que celle qui était partie. Plus que de me sentir autre, je me sentais plus consciente. Il avait fallu partir pour me trouver plus près de moi. Et Daniel avait su me révéler à moi-même, me faire découvrir un peu plus qui j'étais. Il m'avait invitée à entrer dans les profondeurs de mon être. Je savais que ce n'était que le début du voyage, mais je voulais – pour atténuer la souffrance, pour me dégager du poids de la colère, pour ne pas subir le harcèlement des questions sans réponses, pour ne pas me cloîtrer dans les remords et les regrets – lui être reconnaissante de cette première étape, n'avoir envers lui aucune rancœur, inscrire cette aventure comme un merveilleux souvenir, voire la sublimer si cela pouvait alléger mon cœur. *Merci monsieur pour ce que vous avez dévoilé, mis en lumière. Je ne vous oublierai pas. Bon vent !*

Mais toutes ces bonnes résolutions étaient formes de l'esprit. Et ce que la raison produit, le corps parfois le rejette. L'esprit ne peut tout contrôler. Le corps s'exprime aussi. Le corps réclame. Il veut avoir sa voix au chapitre.

Et mon corps, lui, criait déjà le manque. Mon corps ne voulait pas se passer des caresses de Daniel. Mon corps en demandait encore. Il se sentait orphelin, vide, sans attrait loin du regard de Daniel, sans relief loin de ses mains. Tout ce que Daniel lui prodiguait le faisait vivre, le rendait beau, l'épanouissait. Mon corps, clairvoyant, m'informait que je n'échapperais pas à la souffrance, aux questions, aux tiraillements, que je pouvais toujours viser le détachement, j'échouerais, puisque l'attraction était si forte.

Mon corps brûle encore, Mr Fire, du feu que vous avez insufflé. Ne le laissez pas se consumer.

Je n'ai pas défait la valise du week-end à Long Island. Je suis assise sur mon lit, je tiens dans les mains le billet d'avion et le petit mot de Daniel, je les regarde fixement. Je les lis et les relis, tant et si bien que je ne distingue plus nettement les caractères, tout se brouille.

Tout à l'heure, en découvrant l'enveloppe, mon cœur a fait des bonds dans ma poitrine, mon ventre s'est serré, mes membres ont tremblé. Puis, en sortant le contenu de l'enveloppe, j'ai presque sauté de joie, tout mon être souriait.

Daniel Wietermann veut donc me revoir !

Mais l'euphorie de la découverte s'est dissipée. Ai-je tant de raisons que cela de me réjouir ? Pourquoi est-ce que je tiens tant à revoir cet homme ? Que signifie réellement cette enveloppe ? Dois-je vraiment jubiler à la lecture de ces quelques mots : « *Les choses sont arrangées avec monsieur Guttierrez* » ? Daniel n'a pas écrit : « *Je ne peux vous attendre plus longtemps Julia, vous me manquez déjà* » ou « *Rejoignez-moi, Julia. Je vous aime* » ou quelque chose dans ce goût-là. Non, Daniel a écrit : « *Les choses sont arrangées avec monsieur Guttierrez.* » Certes, cette phrase fait référence à notre histoire, évoque une complicité. Elle est comme un clin d'œil et on imagine le sourire qui lui succède. Mais elle ne dit rien de Daniel, de ses sentiments profonds. Elle reste en surface, elle ne révèle pas, elle ne cherche ni à convaincre, ni à charmer. Elle dit : « *Ce que je veux, je l'obtiens* », « *Je contrôle tout* », « *Faites ce que je vous dis* ».

Je regarde fixement le billet d'avion et le petit mot de Daniel, je suis à la fois contente (qu'il ne soit pas parti sans un signe) et déçue (par les termes de ce signe). Prendrai-je cet avion ? Il me reste trois jours pour y réfléchir...

Je m'allonge, mes doigts toujours serrés autour de ces bouts de papier qui me relie à Daniel Wietermann et je m'endors, tout habillée.

La nuit ne m'a pas porté conseil, je n'y vois pas plus clair en ce lundi matin. Je traîne mon corps, courbaturé d'être resté ceint de vêtements, jusqu'à la réception.

Je demande deux fois la même chose aux clients, je les fais répéter leurs questions, j'intervertis les clés, je ne suis pas à ce que je fais. Daniel Wietermann m'obnubile. Que sais-je de lui ? Qu'est-ce que je ressens pour lui ? Que faut-il que je fasse, que je dise ? Je me sens démunie, je sais si peu de choses de l'amour, du sexe et des relations entre un homme et une femme... Il me semble ne pas en connaître les codes, ne pas avoir les armes nécessaires, il me semble que les stratagèmes m'échappent.

Je profite de ma pause en milieu de matinée pour m'isoler dans ma chambre et consulter mes mails. Je sais qu'exposer mes troubles à Sarah m'aidera à clarifier mon esprit et qu'elle sera de bon conseil.

De : Sarah sarahzinelli@gmail.com

Envoyé : Lundi 23 juillet 2012 9 :32

À : Julia juliabelmont@gmail.com

Objet : Paradis terrestre

Ma chère Julia,

Voilà une semaine que je te laisse sans nouvelles et je m'en excuse. Mais quand tu sauras que les retrouvailles avec Luca sont la cause de mon silence, je suis sûre que tu ne m'en voudras pas trop, toi qui es devenue si sensible aux plaisirs charnels...

Depuis que Luca et moi nous nous sommes retrouvés, nous nous quittons à peine. De rocher isolé

en crique déserte, de petite barque en grotte marine, nos corps jouent à se chercher, à se trouver, à exulter. Nous n'avons rien d'autre à faire de nos journées que de délasser nos corps dans l'eau, nous observer, caresser nos peaux chauffées par le soleil, nous donner du plaisir. Nous vivons à moitié nus, libres, légers. C'est le paradis et Luca est un amant formidable.

Laisse-moi te raconter notre après-midi d'hier qui te donnera un aperçu de nos jeux sensuels.

Comme presque tous les jours, nous avons décidé de faire un tour avec la petite barque blanche de Luca, le long de la côte, à la recherche d'un endroit tranquille ou que nos pas n'avaient pas encore foulé. Nous voguions lentement, sur une mer lisse et claire. Luca, assis, conduisait la barque. Moi, allongée, je me prélassais. Je laissais pendre nonchalamment une main par-dessus bord pour effleurer l'eau et je portais l'autre en visière pour mieux observer Luca. J'avais le soleil en face et sa silhouette, majestueuse figure de proue, m'apparaissait dans des contours flous, dans des teintes passées, comme sur une vieille photo couleur. Son visage de statue grecque coiffé de cheveux bouclés était baigné d'un halo de lumière. Sa beauté juvénile semblait impérissable, presque irréelle. Luca, astre blond, m'éblouissait.

Tant que la tête vint à me tourner. Je me redressai, ôtai mon maillot de bain et plongeai sans avertissement. Remontée à la surface, j'éclatai de rire devant l'air surpris de Luca. À son tour, il fit résonner la crique de son rire, amarra en hâte la barque à un rocher et sauta me rejoindre dans l'eau. Nous nagions tous deux, nus, avec aisance. Je m'amusais à le contourner, à passer sous lui, sur lui, en le frôlant. Il tentait de m'attraper par une cheville, par la taille, je me dérobaïs, je revenais vers lui. Dans la transparence de l'eau, nous pouvions voir les lignes parfaites de nos corps. Je m'échappais de moins en moins, je le laissais me saisir, se rapprocher.

Bientôt, excités par les caresses conjuguées de l'eau et de nos peaux qui se frôlaient, nous nous trouvâmes l'un contre l'autre. Je passai mes bras autour de son cou, l'attirai à moi et l'embrassai à pleine bouche. Il attrapa mes jambes, les passa autour de sa taille et les maintint en serrant mes fesses dans ses mains. Je sentais son sexe durcir contre le mien.

Soudain, je me dégageai, pour reprendre mon souffle, pour lire dans ses yeux son envie de moi. Nous restâmes un moment à nous dévisager, puis il plongea et passa lentement entre mes jambes, laissant glisser sa main le long de ma fente. Saisie d'un frisson de plaisir, je me mis à nager très vite vers la plage et il me suivit.

Rayonnants de joie, ruisselants d'eau salée et de désir, nous nous enlaçâmes, couchés dans le sable chaud. Nous tournions sur nous-mêmes, entraînés par l'ardeur de l'étreinte et de nos baisers. Nos langues s'égarèrent dans le cou, sur les seins, à la naissance des cuisses, à la pointe du sexe. Nous avions un goût de sel. Nous nous dévorions avec un appétit réciproque. J'étais incandescente. Quelque chose en moi hurlait. Ce que voulait mon corps devenait plus précis, plus intense. J'immobilisai Luca, me redressai sur les genoux, plaçai son corps entre mes cuisses et je vins m'asseoir sur son sexe dressé. Il s'enfonça en moi, m'emplit, me combla. Portée par ses gestes tendres et délicats, emportée par notre balance, je me sentais belle, forte, animée d'un souffle divin. En même temps que nos membres s'amollissaient, une tension intérieure s'élevait en nous. Collés l'un à l'autre, nous explosâmes dans un même souffle.

Je ne sais lequel de nous deux a couru à l'eau le premier, mais, poussés par une force de vie incroyable, nous avons vite replongé nos corps dans la mer. Puis la petite barque blanche nous a emmenés ailleurs...

Julia, je voulais partager un peu de mon bonheur avec toi. Peut-être te faire sourire. Te faire

penser un instant à autre chose. Essayer d'alléger la peine qui semble t'envahir.

As-tu finalement appris qui est cette Camille ? N'as-tu aucun espoir de revoir ce Daniel ? Ne vaudrait-il mieux pas pour toi l'oublier ? Je ne t'ai jamais vue comme ça. Et je suis un peu inquiète...

Donne-moi vite de tes nouvelles.

Je t'embrasse fort,

Sarah

De : Julia juliabelmont@gmail.com

Envoyé : Lundi 23 juillet 2012 10 :40

À : Sarah sarahzinelli@gmail.com

Objet : Incertitude

Ma chère Sarah,

Je te remercie pour ton récit. Sa lecture me met passablement en émoi ; et un peu de ton bonheur et de ta légèreté déteint sur moi. Ce dont j'avais bien besoin en ce moment...

Hier, juste après t'avoir écrit, dans l'effondrement causé par le départ de Daniel, j'ai trouvé une enveloppe. Daniel y avait glissé un billet d'avion à mon nom, à destination de Paris, en date du 25 juillet. Il y avait aussi une phrase manuscrite m'informant que tout était organisé et en règle avec mon patron.

Depuis cette découverte, mon cerveau est en ébullition. Je me sens à la fois contente et déçue, fragile et forte, perplexe et résolue, excitée et effrayée. Indécise.

Que faire ? Dois-je ou non prendre cet avion ?

Ma connaissance des relations amoureuses se limite aux livres que j'ai lus, aux films que j'ai vus, aux femmes que j'ai entendues. Ce que j'en sais, je le sais par les mots des autres, je le sais par intelligence, par compréhension. Mais je ne le sais pas par expérience, parce que je l'ai vécu, parce que je l'ai senti. J'ai pu distinguer un canevas général, broser un tableau idéal, mais la réalité est différente de ce que j'imaginai, la réalité me dépasse.

Cela tient non seulement à mon ignorance, mais aussi au caractère particulier de Daniel Wietermann. À cet être singulier, magnétique mais inatteignable, fascinant. Qu'est-ce qu'un homme comme lui voudrait d'une fille comme moi ? Je suis loin de ressembler à ces mannequins sur papier glacé, pas plus à ces héroïnes sophistiquées, altièrès, calculatrices, ces femmes fatales qui ont du répondant, connaissent les rouages et savent manipuler les hommes. C'est en apparence une femme de cette envergure qui correspondrait à Daniel Wietermann...

Pourtant, j'ai bien cru parfois ne pas lui être indifférente et je ne perçois aucune fourberie chez cet homme, il me paraît être honnête et droit. Torturé (et tortionnaire), froid, distant, autoritaire, ne supportant ni la contradiction ni l'opposition, mais intègre.

J'aimerais qu'il me dise des mots d'amour, qu'il verbalise – s'il en a à mon égard – ses sentiments amoureux. Orgueil ? Sensiblerie ? Non, besoin d'être rassurée, besoin d'être aimée et de se l'entendre dire. S'il veut que je le rejoigne, pourquoi ne me le demande-t-il pas explicitement, avec des mots tendres ?

Nos moments les plus intimes le rendaient loquace, mais jamais il ne s'est épanché. Donner des

directives, complimenter mes aptitudes, décrire ses envies, qualifier les plaisirs, oui. « Baiser », « prendre », oui ; mais jamais « faire l’amour ». Son attirance serait-elle exclusivement sexuelle ? Daniel est un homme d’action, pas un homme de paroles. Il préfère agir que de s’attarder dans les mots. Soit. Il ordonne, il contrôle, il congédie, il a ce pouvoir. Et, sphère privée ou non, cela ne change rien, c’est un décideur et son pouvoir s’applique à moi aussi.

Monter à bord de cet avion signifie m’embarquer dans une histoire que je sais ne pas être de tout repos. Prendre cet avion, c’est donner mon consentement, c’est accepter de me soumettre à sa loi.

Est-ce que je le veux ? Suis-je prête à cela ?

Qu’en penses-tu ma Sarah ? Aide-moi.

Je t’embrasse,

Julia

P.S. contredisant toutes nos hypothèses : Camille est le père de Daniel...

De retour à la réception, Tom dit me trouver soucieuse depuis ce matin.

– *Everything’s fine, Julia ?*

Je pense qu’il est temps de tout lui dire. Son soutien amical et son opinion masculine ne pourront que m’être bénéfiques.

– *Do you have any plans for tonight ?*

– *No...*

– *You take me out for dinner ?*

– *Of course !*

– *I’ll tell you everything...*

Après notre service, Tom m’emmène dîner dans un petit établissement sans prétention qui cuisine l’un des meilleurs hamburgers de la ville. Je lui raconte tout (mis à part quelques détails, de taille). Il m’écoute attentivement, sans m’interrompre. Et, posément, à la fin de mon récit, il me dit :

– *Julia, thank you for trusting me, for your deepest friendship. I hold you, and I don’t want to see you sad. I hate predators, men of power. But I see that you’re addicted to this guy. I have no advice. You are the only one who can decide to see him again or not. Please, don’t accept anything that you don’t desire deep in your heart. Take care of you. Whatever happens, whatever you make, I’ll be there for you if you need me.*¹

Dans le réconfort de la présence de Tom, dans la chaleur de l’amitié, la tempête qui agitait mon cerveau s’apaise. Demain, il faudra prendre ma décision.

¹ – Julia, merci pour ta confiance et ton amitié sincère. Je tiens à toi et n’aimerais pas te voir triste. Je hais les prédateurs, les hommes de pouvoir. Mais je vois bien que tu es accro à ce type. Je n’ai aucun conseil à te donner. Tu es la seule à pouvoir décider si tu veux le revoir ou non. Je t’en prie, n’accepte rien que tu ne voudrais au fond de toi. Prends soin de toi. Quoi qu’il arrive, quoi que

tu fasses, je serai là, si tu as besoin de moi.

2. Celle qui rêvait d'être dévorée

Mardi 24 juillet. Un signal sonore, que je prends d'abord pour mon réveil, perturbe mon demi-sommeil matinal et cotonneux. Les yeux mi-clos, j'attrape d'un geste mou mon téléphone, posé sur le sol, au pied de mon lit. Nouveau SMS. Dans un petit cadre sur l'écran, le prénom Daniel. Je me réveille tout à fait. Mon cœur se met à battre, me donnant l'étrange impression qu'il s'était arrêté jusque-là. Déverrouiller. Clic ! Messages.

[Avez-vous trouvé l'enveloppe ? D. W.]

[Oui.]

[C'est un peu court, jeune fille. Je m'attendais à plus d'enthousiasme ! Ne vous a-t-on pas appris qu'il était malpoli de ne pas répondre ?]

[Aucune question n'était posée, il me semble ?]

[Ne jouez pas sur les mots. Vous auriez pu accuser bonne réception. Ce sont des choses qui se font.]

C'est tout ce qu'il a à me dire ? Me réprimander ? M'apprendre les bonnes manières ?

Je préfère ne pas répondre.

J'ai le temps de me doucher, de m'habiller et de descendre dans le hall avant de recevoir un autre message.

[Vous êtes prête pour votre départ, demain ?]

Aurais-je semé le doute dans l'esprit si sûr de Daniel Wietermann ?

[Je réfléchis.]

Cette fois, c'est lui qui ne répond pas.

Il est vexé ? Il ne veut plus que je vienne ?

Voilà, il a réussi à renverser la situation, à me coller un nœud au ventre. Je gesticule, je ne tiens pas en place. Je vérifie sans arrêt mon téléphone, j'appuie sur les touches comme si cela pouvait faire venir les messages. Daniel me tient.

Maintenant, je peux faire part à Tom de mon état et j'en suis soulagée. Mon comportement l'amuse, le navre.

Bip ! Je sursaute. C'est lui. Enfin.

[Toujours aussi insolente mademoiselle Belmont. Auriez-vous pris goût aux punitions ?]

Me laisser au bord de la route avec la peur qu'il ne fasse pas demi-tour, m'imposer une insoutenable attente, laisser planer au-dessus de moi la menace de l'abandon, pour revenir en vainqueur, pour me faire plier et tout accepter. Daniel était coutumier du fait. Et je pliais, j'acceptais tout, j'étais heureuse qu'il revienne.

Une pirouette et Mr Fire refait surface !

[Si elles sont données par vous...]

[Et par qui d'autre ? Je suis le seul à pouvoir promener mes mains sur votre corps.]

[Vos mains me manquent. Je les sens encore sur moi. Je frissonne rien que d'y penser.]

[Il ne tient qu'à vous, Julia, que mes mains vous touchent à nouveau.]

– *Julia ! You're as red as a beetroot ! Go there, in the back office, you'll be more comfortable* , me dit Tom en souriant.

C'est vrai, je serai plus tranquille dans le bureau.

[Daniel, vous me faites sentir et dire des choses étranges.]

[J'ai envie, Julia, de vous faire sentir ces choses étranges...]

[Ce serait délicieux...]

[Et de vous les entendre dire...]

[C'est affreux comme j'attends fébrilement vos SMS, comme je tressaille à chaque signal sonore.]

[Je vous imagine fiévreuse, tenant votre téléphone entre vos mains moites, mouillant un peu plus à chacun de mes messages. Et cette image m'excite. Mon sexe est si gonflé de désir qu'il en devient douloureux.]

[Rien qu'à vous lire je suis dans un état second. Tout mon corps s'embrase, mon bas-ventre est assiégé de fourmillements...]

[J'ai envie de vous, Julia.]

J'ai envie de vous. Je prononce cette phrase à haute voix. J'entends : *Je vous aime*. Est-ce que j'entends ce que je veux entendre ? Est-ce que *J'ai envie de vous* devient *Je vous aime* à travers le prisme de mon désir ? Est-ce mon interprétation ? *J'ai envie de vous*. Est-ce sa manière de dire *Je vous aime* ? Après tout, il y a plusieurs façons de le dire. Quand Gabin dit à Morgan : « *T'as d' beaux yeux tu sais* », il ne lui dit rien d'autre que : « *Je vous aime* ». Quand elle répond : « *Embrassez-moi* », elle dit : « *Moi aussi.* »

Comme je tarde à répondre, un nouveau SMS de Daniel arrive.

[Julia, veuillez m'excuser, je dois vous quitter.]

Cette phrase me fait l'effet d'une douche froide. Ce « *quitter* » est injuste, violent, insoutenable. Je me doute qu'aucune volonté de me blesser ne se cache derrière, je suppose même que l'échange aurait continué si Daniel le pouvait. Et je maudis l'importun, homme ou machine, qui met un terme à nos messages.

Ne peut-on pas s'accrocher au cœur autre chose que des mots ? Daniel a peut-être raison de leur préférer le geste.

À peine ai-je le temps d'envoyer :

[Déjà...]

Que je reçois :

[À demain.]

Il est à croire que Daniel s'est manifesté pour me rappeler à l'ordre, pour me confirmer qu'il souhaite mon retour et pour me donner envie de le faire. Tout cela à la fois, mais je ne saurais dire dans quels pourcentages. Peu importe, le résultat est là : je veux, je dois le revoir.

Tom me voit sortir du bureau, les joues empourprées, l'œil hagard. Nous éclatons de rire. Cette complicité joyeuse dédramatise mes états d'âme (et de chair), m'allège et me libère.

– *If tonight is your last night in NYC – and I guess it will be –, I take you to celebrate !*, lance Tom.¹

– *With pleasure, my dear !*²

Tom choisit un restaurant réputé pour ses cheesecakes. Il sait que j'en raffole. Je déguste mon dessert comme si c'était le dernier. Et puis, il m'emmène dans un bar branché, où des amis à lui nous rejoignent. Après quelques Cosmopolitan, je ne quitte plus la petite piste de danse...

Tom me raccompagne à l'hôtel vers 2 h 30 du matin. On n'en finit pas de se dire au revoir, *have a nice trip*, prends soin de toi surtout, *take care*, on s'appelle, *we keep in touch*, viens me voir quand tu peux. Des rires, quelques larmes et des accolades.

Je finis par regagner ma chambre. Là, je me débarrasse de ma petite robe en coton, trempée de la sueur de la danse et de la chaude nuit d'été new-yorkais et cours me rafraîchir sous la douche. Ce n'est qu'en sortant de la salle de bains que je remarque qu'une petite boîte a été déposée sur mon lit.

Persuadée qu'il s'agit d'une attention de Tom, j'ouvre la boîte en souriant par anticipation à la plaisanterie ou au tendre souvenir que je vais découvrir. Quelle surprise de trouver alors une superbe montre (*Tercari, bien entendu...*), indiquant l'heure de Paris !

Daniel est-il à New York ? Pourquoi ne pas me voir s'il est là ? Pas de panique. Restons calme. Réfléchissons. Ray. Mais oui, bien sûr. Ray doit être resté dans les parages. Pour les affaires de Daniel ? Encore pour me surveiller ? Passons.

Un papier a été roulé et glissé dans le bracelet de la montre :

*« Je voulais vous dire, vous assurer,
avant que vous ne preniez l'avion tout à l'heure,
de ma hâte, de mon envie de vous
revoir et de déposer, sur votre fraîche joue, un
baiser. Et soyez certaine que
je vous attendrai à l'aéroport,*

je m'y engage.

D. W. »

Il y a quelque chose d'étrange dans ces quelques lignes. Le ton ? Le propos ? Je ne sais pas. Peut-être qu'à un moment, Daniel a craint que je reste à NY, peut-être quand je lui ai dit : « *Je réfléchis* » ?

Déjà 3 heures. Je dois encore faire mes bagages si je veux dormir deux ou trois heures, mais avant, je suis curieuse de savoir ce que Sarah me conseille.

De : Sarah sarahzinelli@gmail.com

Envoyé : Mardi 24 juillet 2012 12 :00

À : Julia juliabelmont@gmail.com

Objet : Évidence

Ma Julia,

Tu me demandes si tu dois prendre cet avion ?

La question est : où placer les regrets ? Partir sans avoir la certitude de l'amour de cet homme, avec le risque de la déception, du rejet, de la souffrance ? Rester et passer à côté du grand amour, au moins d'une histoire palpitante, sûrement de plaisirs voluptueux ?

La question n'est pas de se mettre à sa place et de chercher à savoir ce qu'il veut, ce qu'il pense, ce qu'il ressent, pour, après, t'adapter à cela, te conformer. Tu ne dois penser qu'à toi, qu'à ce que, toi, tu sens.

Ton choix, quel qu'il soit, est un pari à prendre. Mais c'est ce qui en fait le sel, ce qui rend les choses excitantes.

Et la réponse, tu la donnes déjà. Je peux la lire entre les lignes. Elle est évidente.

Tu le dis, ton Daniel est un homme d'action, qui pour demander ne semble pas savoir faire autrement qu'ordonner. La phrase qui accompagne le billet d'avion est donc sans doute une manière maladroite de te dire qu'il te souhaite à ses côtés.

Tu le dis, les rapports avec lui sont chaotiques, déstabilisants, vont d'un extrême à l'autre. Mais veux-tu vraiment d'une vie tranquille, bien rangée, sans éclat, sans tambour ni trompette, en un mot, ennuyeuse ? On ne peut s'épargner les souffrances, autant ne pas passer à côté des plaisirs...

Tu le dis, tu es aimantée, happée par cet homme, sexuellement envoûtée.

Une histoire de sexe ne peut être totalement dénuée d'amour. D'ailleurs, ne dit-on pas « faire l'amour » ? C'est-à-dire que l'on assigne un terme matériel à une abstraction poétique, une action (le verbe de l'action par excellence !) à un sentiment (l'ultime sentiment !). Cette expression dit le lien entre l'acte et le sentiment, elle dit, comme on exprime avec cette chose concrète qu'est le corps, ce que l'on ressent.

Ma Julia, je sais que tu prendras cet avion. Et tu le sais toi aussi. Alors... bon vol ! Et tiens-moi au courant.

Bisous,

Sarah

De : Julia juliabelmont@gmail.com
Envoyé : Mercredi 25 juillet 2012 3 :12
À : Sarah sarahzinelli@gmail.com
Objet : Re : Évidence

Sarah,
Comme tu es lucide...
Oui, puisque le cœur de Daniel est insondable, je n'écoute que le mien.
Oui, ce qui me révolte et me dérange chez lui est aussi ce qui m'attire. Il est macho, enclin au contrôle, donneur d'ordres, mais le revers en est des actes romantiques et grandioses, des initiatives, une puissance admirable. Il est austère et secret, mais il est intègre, il ne se répand pas en mièvreries, en flatteries, en banalités. Il peut se montrer d'une froideur effrayante et, à l'inverse, prodiguer une chaleur envoûtante.
Oui, puisque le corps de Daniel m'attire irrésistiblement, follement, inévitablement, je veux le sentir encore contre le mien.
Parce que j'aime, entre ses mains, au bout de son sexe, avoir le sentiment de me perdre et de me trouver, d'être à la fois une autre et profondément moi.
Parce que ce que notre conscience ne perçoit pas de prime abord, notre corps le sait en premier. Le corps amoureux invite le cœur à le suivre.
Oui, je prendrai cet avion tout à l'heure.
Parce qu'aller vers Daniel, c'est comme arpenter un volcan en fusion. On sait que c'est dangereux, mais on continue de monter, on ne peut pas s'empêcher de monter, parce que c'est beau, chaud, lumineux et rare.
Oui, je prendrai cet avion tout à l'heure.
Je t'embrasse,
Julia.

Il n'est pas encore 7 heures quand je jette un dernier regard attendri à ma chambre, à mon fauteuil en cuir, mon vieux copain. Il est temps de tourner les talons. Au moment où, sur le trottoir devant l'hôtel, je tends une main pour héler un taxi, j'entends derrière moi une voix qui ne m'est pas inconnue.

– Mademoiselle Belmont !

Je me retourne. Ray est là, en costume noir, appuyé contre la portière ouverte d'une voiture sombre. Il sourit et d'un geste ample me désigne l'intérieur de la voiture.

– Ray !, dis-je en lui rendant son sourire et en m'avançant vers lui.

– Bonjour mademoiselle Belmont. Ravi de vous revoir. Monsieur Wietermann m'a chargé de vous conduire à l'aéroport, explique-t-il en déposant mes bagages dans le coffre.

Daniel veut vraiment que j'arrive à bon port...

– Et devez-vous aussi me chaperonner pendant le vol ? demandé-je avec une pointe d'ironie qui amuse Ray.

– Non mademoiselle, je prendrai un autre vol. Monsieur Wietermann vous attendra en personne à Paris.

Je pense : *Quel honneur !*, mais je me retiens de le dire, je ne voudrais pas mettre Ray mal à l'aise en raillant son patron.

– Le paquet dans ma chambre, c'était vous, n'est-ce pas ?

– Oui Mademoiselle.

– Vous me surveillez depuis le départ de monsieur Wietermann ? Il n'y a aucune agressivité dans ma question, juste de la curiosité.

– C'est-à-dire... Monsieur Wietermann m'a demandé de veiller sur vous sans vous importuner.

– Bravo Ray. Vous êtes le maître de la discrétion. Je ne m'en serais jamais douté s'il n'y avait pas eu ce paquet sur mon lit.

En moins de 45 minutes, nous arrivons à JFK International Airport. Ray, aux petits soins, s'occupe des formalités et de l'enregistrement des bagages, m'escorte jusqu'à l'embarquement. Quelques pas après la dernière barrière franchie, je m'arrête pour le saluer de la main. Il répond à mon geste, tout en pianotant sur le clavier de son téléphone. Je parie que c'est à Daniel qu'il écrit...

9 h 45 à l'horloge de l'avion, 15 h 45 à ma montre. Extinction des téléphones. Bye bye New York. Confortablement installée en classe affaire dans le siège près du hublot (*merci Daniel !*), mes yeux se ferment avant même le décollage. Je perçois encore les bruits aux alentours, mais les identifie de moins en moins, à mesure que je m'enfonce dans le sommeil, dans le rêve...

... Il fait plutôt sombre dans la pièce où je suis. Mais cela n'a rien d'inquiétant, au contraire, l'ambiance est tamisée, feutrée, douce, voluptueuse. Aux murs, pendent de longues et lourdes tentures en velours grenat. Au sol, de grands tapis foncés aux décors d'arabesques et de fleurs s'entrecroisent et se chevauchent. À plusieurs endroits, sont disposées de petites tables en bois sculpté, très basses. Sur ces tables, trônent de grands bougeoirs dorés et des coupes débordant de fruits. Un parfum capiteux plane. Ça sent le bois, l'ambre et l'encens. Pour toute musique, le crépitement du feu de cheminée devant lequel je me trouve. Il règne dans cette pièce une atmosphère orientale totalement envoûtante.

Je suis assise, les jambes légèrement pliées sur le côté, dans un amoncellement d'énormes coussins. Le ballet des flammes m'hypnotise. Le feu me chauffe le visage, le corps tout entier. Je croise les bras, attrape les bords de la tunique vaporeuse que je porte, la soulève lentement le long de mon buste, la passe par-dessus ma tête, dans un mouvement ample qu'on dirait de danseuse. La lumière des flammes se reflète sur ma poitrine, lui donnant une couleur mordorée. Je passe une main sur ma nuque. Le geste, d'une extrême sensualité, engendre un soupir. Je me sens tout à fait détendue, un peu chancelante, un peu floue.

Soudain, des mains viennent se poser dans le bas de mon dos. Je ne suis pas effrayée, pas même surprise, je les attendais. Paumes contre ma peau, elles remontent lentement en suivant ma colonne vertébrale, continuent leur chemin sur mes épaules, descendent le long de mes bras. Je sens contre mon dos le torse nu et vigoureux d'un homme. De son corps, il me fait un manteau.

Il reste un long moment comme ça, jusqu'à ce qu'une sensation de plénitude totale se répande en moi. Le temps s'est arrêté. Plus rien de mal ne peut m'arriver, enveloppée, protégée par cet homme.

Ses mains reprennent leur voyage. Il mesure de ses caresses le galbe de mes seins. Ma tête pivote, vient se poser sur son épaule et j'offre mon cou à ses baisers. Ses mains se posent sur mon ventre. Il ne les bouge pas. Il les laisse diffuser leur chaleur jusqu' dans mes entrailles.

J'ai chaud, terriblement chaud. Du bout de la langue, délicatement, il lèche sur mon épaule des perles de sueur, tout en glissant une main entre mes cuisses. J'entends le sifflement des flammes, le feu qui pétille et nos respirations profondes.

Il y a dans un coin de la pièce, incliné contre un mur, un gigantesque miroir. Des courbes gracieuses ondulent dans son reflet, on y voit des formes érotiques, deux corps qui s'entremêlent.

L'homme m'allonge dans le lit de coussins. Je peux maintenant voir son visage. Son visage familial qui pourtant m'émerveille chaque fois comme si je le voyais pour la première fois. Son visage d'une beauté telle qu'il me semble que je n'aurai jamais fini de la découvrir et de l'admirer. Je l'avais reconnu dans les flammes et dans les caresses. Je peux lire maintenant ses yeux verts.

Je suis étendue, vouée à ses désirs. Il tend la main vers l'une des tables et prend entre ses doigts une grappe de raisin. Penché au-dessus de moi, il l'égrène minutieusement, aligne les grains sur mon corps, de ma gorge au pubis. Il prend un peu de recul, contemple sa composition, se penche à nouveau et entreprend la dégustation. Seules ses lèvres touchent ma peau. Il prend son temps, fait durer le plaisir, espace ses prises. À chaque effleurement de sa bouche, je refrène des tremblements, la cambrure de mes reins, pour ne pas que les grains glissent le long de mes flancs. Entre deux seins... nombril... et puis, dans ma toison. Mais sa bouche ne s'arrête pas là. Elle continue de descendre, descendre jusqu'à l'ultime fruit juteux.

Ses lèvres entourent maintenant mon clitoris, le sucent, l'aspirent. Je ne retiens plus ni mes reins ni mon souffle. Je glisse mes doigts dans ses cheveux. Je sens ses coups de langue, il me déguste, il me mange, il me dévore...

– Mademoiselle ? Mademoiselle !

Je me réveille en sursaut, haletante, en nage. Mon voisin, tourné vers moi, pose une main sur mon avant-bras.

– Tout va bien mademoiselle ?

Je le regarde avec des yeux écarquillés.

– Excusez-moi si je vous ai réveillée mais vous étiez très agitée et vous répétiez : « *Fire* », « *Fire* », « *Fire* »...

Oh non ! Mon rêve me revient, je rougis de honte. J'espère que je n'ai rien dit d'autre !

– Ça va... Ça va, je vous remercie. C'était juste un rêve... Excusez-moi si je vous ai dérangé.

– Non, non, ne vous en faites pas. Vous sembliez physiquement atteinte par votre cauchemar, j'ai voulu vous sauver des flammes, plaisante mon voisin.

Tu ne crois pas si bien dire !

– En réalité, je crois que j'ai faim.

Ma réponse est à double sens, mais ça, je suis la seule à le savoir. Mon voisin, lui, en est surpris et amusé. Elle a au moins le mérite de détourner la conversation et de nous faire rire.

– Je m’appelle Vincent, dit-il en me tendant la main.

– Julia.

¹– Si ce soir est ta dernière soirée à New York City (et je pense qu’elle le sera), je t’emmène faire la fête !

²– Avec grand plaisir, très cher !

3. Fantasme

Voici donc mon voisin du vol New York-Paris : Vincent. Vincent est un jeune homme tout à fait avenant, pas vraiment beau, même s'il a tout pour plaire. Avec ses cheveux blonds coupés court, son polo amidonné rentré dans un pantalon de toile beige qui tombe impeccablement sur des chaussures cirées, il donne une image de garçon propre sur lui, bien sous tous les rapports. La douceur de son regard bleu et son franc sourire reflètent à n'en pas douter une gentillesse naturelle et une sympathie non affectée. À première vue, il est de ceux qui, combinant figure angélique et style poli, inspirent aux grands-mères un : « *On lui donnerait le bon Dieu sans confession !* » et aux mères un : « *C'est le gendre idéal !* », mais que les filles trouvent un peu trop parfait, un peu trop minet, un peu trop lisse.

Il faut cependant reconnaître que la bonhomie affectueuse de ses manières, associée à une carrure de sportif, inspire la confiance, lui confère un charme certain et le présente comme quelqu'un de solide, de protecteur, de rassurant.

Et comme en plus il ne semble pas dénué d'humour, je me réjouis à l'idée qu'il fera un agréable compagnon de voyage.

– Vous étiez en vacances à New York ?, me demande Vincent.

– Non, pas vraiment. Disons qu'avant d'entamer des études à Paris, je voulais voyager un peu, voir autre chose, apprendre à bien parler anglais. Je suis venue à New York, j'ai trouvé du travail et je suis restée six mois. Et vous ? Vacances ?

– On pourrait se tutoyer, non ?

– Oui, bien sûr.

Je me demande pourquoi je ne l'ai pas d'emblée tutoyé, comme je le fais naturellement avec les gens de mon âge. Peut-être parce qu'un jeune homme d'une vingtaine d'années qui voyage seul en classe affaire ne me paraît pas être une chose allant de soi, parce qu'inconsciemment, le vouvoiement était une façon de marquer la distance qui me sépare de ce monde, ce monde des « 1^{res} classes » dans lequel je me sens étrangère ?

– Je suis venu rendre visite à mes parents. Ils habitent à New York depuis deux ans.

– Tu ne vis pas avec eux ?

– Non, j'ai préféré rester à Paris. Mon père est diplomate et ma mère... femme de diplomate, dit-il avec un léger haussement de sourcils et un petit rire moqueur dans la voix. Quand j'étais petit, je les suivais partout. J'ai passé mon bac à Paris. J'aime bien la ville et puis, je me suis fait une bande de copains sympas, je n'avais pas envie de tout quitter. Mes parents ont bien voulu que je reste.

Vincent me raconte un peu sa vie, le grand appartement que ses parents lui louent dans le 1^{er} arrondissement, ses études de droit, les sports qu'il pratique, le groupe de rock qu'il a formé avec des copains, dans lequel il joue de la guitare. Je me dis que ce Vincent est un peu une caricature, le

type de garçon dont je me serais a priori tenue éloignée. Mais il n'a pas la prétention que j'aurais volontiers assimilée aux jeunes spécimens de la bourgeoisie parisienne, dont il fait partie. Il n'est ni hautain, ni suffisant, ni arrogant, ni blasé. Au contraire, sa spontanéité native et sa simplicité me le rendent très sympathique.

Moi, je reste plutôt discrète, j'évite de parler de mon séjour à New York qui, inévitablement, ramènerait Daniel à mon esprit de manière trop vive et risquerait de me déstabiliser. Nous parlons de choses et d'autres, observons les passagers, plaisantons.

Tout à coup, Vincent se souvient que j'ai faim.

– Au fait, tu ne veux pas manger quelque chose ?

– Si ! Quelle heure est-il ?

Je regarde ma montre.

– Jolie montre !, me dit Vincent en pointant le menton et les yeux vers mon poignet.

– Oui.

Mes yeux restent rivés sur le bijou. Cette nuit, prise entre les reliquats de la fête, l'agitation du départ et la fatigue, je n'y ai pas accordé plus d'attention que ça. C'est vrai qu'elle est très belle. Raffinée, pas ostentatoire. Le cadran, rond, pas trop large, est cerclé de petits diamants. Un rubis remplace le chiffre XII. Le bracelet en maillons d'or rose donne à l'objet un côté masculin. Équilibre parfait, chic, discrétion, élégance.

Que peut bien vouloir dire ce cadeau ? Est-ce une simple marque d'attention (*toute relative à l'héritier de la maison Tercari, bien sûr*) ? Un désir, mi-macho mi-romantique, de parer une femme de belles choses (*ce qui ressemble bien à ce cher Mr Fire*) ? Ou faut-il y voir une signification plus particulière ? L'analyse peut être à double tranchant.

Cette montre peut exprimer un rappel à l'ordre : *Aucun retard ne sera toléré/Vous n'aurez plus aucune excuse* ; aviser d'une possession : *Votre temps est le mien/Vous vous calerez désormais à mon rythme* ; manifester une sorte de pouvoir mégalomane : *Je suis le maître du temps/Je contrôle tout* ; ou, sans aller jusque-là, du moins vouloir inculquer une bonne fois pour toutes dans mon esprit que le temps, son temps, est une chose précieuse qu'il ne peut gaspiller ni distendre à loisir.

Mais on peut aussi très bien imaginer que cette montre évoque l'attente : *Je vous attends/J'ai hâte que nous soyons à la même heure* ou la communion : *Par ce cadran, je nous réunis dans un temps commun* ; ou encore qu'elle symbolise le désir de la durabilité de la relation, rendant hommage au temps passé et ouvrant sur l'avenir.

Dans cette montre, je vois toute la dualité de Daniel (toute l'ardeur dont il sait faire preuve et la froideur aussi), sans qu'un aspect prédomine sur l'autre.

Et ce n'est pas le petit texte joint au cadeau qui peut me mettre sur la voie, il ne mentionne même pas la montre. Je farfouille dans mon sac à la recherche d'un carnet dans lequel j'ai glissé ce texte. Le voilà. Je le relis. Et comme à la première lecture, je trouve qu'il y a quelque chose d'étrange.

« *Je voulais vous dire, vous assurer,*

*avant que vous ne preniez l'avion tout à l'heure,
de ma hâte, de mon envie de vous
revoir et de déposer, sur votre fraîche joue, un
baiser. Et soyez certaine que
je vous attendrai à l'aéroport,
je m'y engage.*
D. W. »

– Dis-moi, cet homme ne mâche pas ses mots !

D'un geste vif, mon visage se tourne vers Vincent. Il sourit jusqu'aux oreilles. Je le fixe d'un air à la fois interrogateur et éberlué.

– Pardon Julia. Je ne voulais pas être indiscret.

– Non, non... Dis-moi ce qui te fait dire ça ?

– Eh bien... le message est plutôt... explicite... sans détour... Un peu chaud pour tout dire.

– « *Chaud* » ? C'est plutôt gentillet, limite un peu mièvre...

– Oh... ? ! Tu ne vois pas ?

– Voir quoi ?

– Lis une phrase sur deux, tu vas comprendre...

« *Je voulais vous dire, vous assurer,*

*avant que vous ne preniez l'avion tout à l'heure,
de ma hâte, de mon envie de vous
revoir et de déposer, sur votre fraîche joue, un
baiser. Et soyez certaine que
je vous attendrai à l'aéroport,
je m'y engage.*

D. W. »

– Ah oui ! Effectivement...

Oui, lu comme ça, ça ressemble plus à du Mr Fire...

Le rouge me monte aux joues, je ramasse hâtivement le papier, mes gestes brouillons, exagérés, trahissent ma gêne.

– Pfff... (rires). Merci pour ton aide ! Une amie m'a donné ce mot que lui a envoyé un soupirant en me disant : « *Tu vas rire... enfin... si tu trouves la solution !* » Comme tu vois, je n'avais rien compris à l'énigme...

Juste un tout petit mensonge pour me sauver la mise...

– Bon, on le commande ce plateau-repas ?

Vincent et moi, nous passons la suite du vol à discuter à bâtons rompus. Environ une heure avant d'arriver, je commence à ressentir des crampes dans mon ventre. La douleur n'est pas insupportable, mais la sensation est vraiment désagréable. Je me dis que la meilleure façon de la faire disparaître est de ne pas y prêter attention et de me concentrer sur ma conversation avec Vincent. Mais la douleur s'intensifie et la lutte intérieure et silencieuse que je mène doit transparaître sur mon visage puisque

Vincent me dit :

– Ça va Julia ? Tu as les traits tout crispés ?

– J’ai un peu mal au ventre. Ça doit être ce qu’on a mangé tout à l’heure qui ne passe pas.

C’est effectivement la première explication qui me vient à l’esprit et je n’en vois pas d’autres.

– Tu veux que j’appelle une hôtesse ?

– Non, non. Continue de me parler, si je t’écoute toi plutôt que ce mal, il devrait finir par se dissiper.

Vincent tente donc de me divertir et y parvient partiellement puisque les crampes lancinantes et aiguës laissent place à un mal plus sourd, plus diffus. Mais l’apaisement n’est que de courte durée. Bientôt, d’autres symptômes se manifestent : je ressens des difficultés à déglutir, j’ai la tête qui tourne et la température de mon corps alterne entre bouffées de chaleur et sueurs froides. Je n’arrive plus à écouter Vincent. Je suis focalisée sur ces manifestations de mon corps. Je n’ai jamais ressenti ça et je commence à m’affoler. J’éprouve le besoin de m’immobiliser, de me cramponner, comme si le moindre mouvement allait provoquer l’évanouissement. Un steward annonce l’atterrissage.

– Je ne me sens pas bien.

J’ai lâché ces mots dans un souffle court, d’une voix faible, alors que j’y mettais toute mon énergie. Vincent s’est approché de moi. Il pose une main sur mon front, attrape mon bras. Il me parle, mais déjà, je ne l’entends plus. J’ai fermé les yeux. Alors que l’avion entame sa descente, tout s’accélère très vite. Plus je panique, plus mon état empire et vice versa. Je suis emportée dans une spirale. Des fourmillements grignotent petit à petit mes membres et les paralysent. Mon souffle s’emballe, je ne peux plus respirer à fond. Je sens que je pars... J’entends l’avion qui heurte la piste. Puis, plus rien.

Quand je reprends conscience, j’entends des voix autour de moi. Je voudrais voir ce qui se passe, faire un signe, mais mon corps ne répond pas. Mes yeux restent clos, mon corps lourd, faible, vaseux, ne bouge pas, aucun son ne parvient à sortir de ma bouche. Seul mon cerveau semble en éveil.

– Vous êtes un parent, son petit ami ? demande une voix de femme.

– Non.

Je reconnais la voix de Vincent.

– Alors je ne peux pas vous autoriser à l’accompagner.

Je dois encore être à bord de l’avion et Vincent parle sans doute avec une hôtesse.

– Mais qu’allez-vous faire d’elle ?

– Ne vous inquiétez pas. Nous avons l’habitude de gérer les personnes non accompagnées qui sont victimes de malaise. Cette jeune fille va être transférée immédiatement dans un hôpital. Ma collègue a appelé une ambulance et a transmis vos observations aux infirmiers. L’ambulance vient directement sur le tarmac.

– Puis-je savoir au moins dans quel hôpital l’emmène-t-on ?

– Je ne le sais pas moi-même. Peut-être que le personnel au sol pourra vous renseigner, vous pouvez toujours leur demander. Savez-vous si elle a un bagage à main, un sac, une veste ?

– Oui, oui. Tenez.

– Le malaise, c’est ici ? interpelle une voix d’homme.

– Oui messieurs, venez, répond l’hôtesse.

Bruits de personnes qui se déplacent, de pas qui s’approchent, tintements métalliques que je n’arrive pas à identifier.

Quelqu’un me prend la main.

– Julia, je ne sais pas si tu m’entends. Ne t’inquiète pas, tout va bien se passer. On va te conduire dans un hôpital et je viendrai te voir. Ne t’en fais pas.

Vincent... Il retire sa main, tandis que d’autres m’agrippent par les épaules et par les jambes. On me soulève et on me repose, en position allongée, un peu plus loin. Quelqu’un pose un objet mou contre moi. Mon sac ?

– Un, deux, trois !

Je décolle du sol.

– On y va !

On me déplace. Étroit couloir de l’avion. Puis des marches. Je suis bringuebalée, ballottée. J’ai envie de vomir, j’ai envie de pleurer, j’ai peur. Qu’est-ce que j’ai ? Où m’emmène-t-on ? Le bruit d’une portière, à nouveau on me pose, claquement de portière, moteur. Je voudrais crier. Et mes affaires ? Qui va s’occuper de mes valises ? Et... tout à coup, Daniel surgit dans mon esprit. Daniel qui m’attend... Qui va le prévenir ? Je pleure des larmes qui ne coulent pas sur mes joues.

Sirène de l’ambulance, sensation de piqûre, bruits d’autoroute, portes qui claquent, odeur d’hôpital, sonnerie d’ascenseur, voix, gens qui s’agitent. Et soudain, le calme, le silence. Plus rien à percevoir, plus personne autour de moi, plus de mouvements. Je sens que je suis à l’abri. Je peux me reposer. Oui, tout est paisible maintenant. Je peux même ouvrir les yeux.

Au bout de quelques minutes, un médecin entre dans la chambre d’hôpital.

– Bonjour mademoiselle. Comment vous sentez-vous ?

– Moyen, articulé-je difficilement et faiblement.

– J’ai dans mon dossier une description des symptômes qu’a pu percevoir la personne qui était assise à côté de vous dans l’avion : maux de ventre, lividité, sueur et tremblements, membres raidis... Mais j’aimerais que vous me disiez, vous, ce que vous avez ressenti. Avez-vous déjà fait ce type de malaise ?

Je hoche la tête pour dire non.

– Avez-vous eu des vertiges, des difficultés à respirer ?

– Oui.

– Avez-vous eu peur, l’impression que vous alliez mourir ?

– Oui.

– Vous avez certainement fait une crise de panique. Rien de grave. On va quand même vous faire quelques analyses pour être sûr que tout va bien et vous garder un peu en observation, d’accord ? Maintenant, il faut vous reposer. Vous n’avez pas froid ? Vous êtes bien installée ?

J’acquiesce d’un léger mouvement de tête.

Le médecin quitte la chambre et je me sens si vidée, si exténuée que je m’endors très vite après son départ.

Quand je me réveille, Vincent est là, assis sur une chaise près du lit.

– Julia !

– Vincent, je suis heureuse de te voir.

– Et moi donc ! Comment te sens-tu ?

– Ça va. Encore un peu faiblarde, mais ça va.

– Tu m’as fait peur, tu sais ! J’ai voulu t’accompagner dans l’ambulance mais on m’en a empêché sous prétexte que je n’étais pas de ta famille. J’ai tellement insisté auprès du personnel au sol pour connaître le nom de l’hôpital où tu étais emmenée qu’ils ont fini par me le donner. Et je suis venu tout de suite. Tu dormais quand je suis arrivé.

– Tu es resté là toute la nuit ? ! Je ne sais pas ce qui s’est passé, je n’avais jamais fait de malaise avant. Désolée que tu aies été témoin de ça. Et merci d’être venu.

– Oh mais ne sois pas désolée, tu n’y es pour rien. Ah, au fait, j’ai récupéré tes valises. Heureusement que tu m’avais donné ton nom ! dit-il en riant. Elles sont là, précise-t-il en me les désignant, dans un coin de la chambre.

– Oh merci Vincent ! Je m’inquiétais justement.

– Écoute, j’ai parlé à un médecin et il m’a dit que tu avais une série d’examens ce matin, alors je vais rentrer chez moi me rafraîchir, dormir un peu et je reviens te voir très vite, OK ?

– Tu n’es pas obligé, tu sais.

– Ne sois pas bête ! dit-il en souriant. À tout à l’heure ! poursuit-il en prenant sa valise et en s’éloignant.

Il a quitté la pièce depuis déjà quelques minutes quand je m’aperçois qu’il a oublié son blouson sur le dossier de la chaise. Un carnet noir dépasse d’une poche. Poussée par la curiosité, je me penche pour le saisir. Puis je remonte un peu les oreillers pour faciliter la position assise et regarde pendant quelques instants la couverture noire du carnet, avant de me décider à l’ouvrir. Je commence, méthodiquement, à le feuilleter. Les premières pages contiennent diverses notes, inscrites en vrac, de manière espacée : des références de livres à acheter, des citations, trois ou quatre numéros de téléphone, une tablature pour guitare... Puis les notes s’arrêtent. Une, deux... cinq pages vides. Et l’écriture revient, couvrant cette fois la page dans son entier, presque sans espaces blancs. Ce ne sont plus des notes mais un texte. Un texte qui court sur plusieurs pages. Intriguée, j’en débute la lecture.

« J’ai rencontré Julia dans l’avion, j’avais le siège à côté du sien. Quand je me suis assis, elle dormait. Alors je l’ai regardée sans qu’elle me voie. Son beau visage encadré de larges boucles blondes, sa bouche carmin parfaitement dessinée, ses lèvres charnues, son teint frais qu’aucun maquillage ne venait troubler... elle était naturellement belle.

Elle portait une jupe, sorte de long jupon, et un tee-shirt ample à manches trois quarts, qui laissait apparaître, comme une promesse, le dessus d’une épaule et qui laissait deviner une poitrine pommée. Je me suis dit que j’avais vraiment de la chance d’avoir cette place, à côté de cette si jolie fille. Sa tête prenait appui sur l’inconfortable paroi de l’avion et j’ai eu envie de la soulever délicatement pour l’accueillir dans mes bras. Bien sûr, je n’en ai rien fait, mais j’ai continué à l’admirer.

Julia a fait un cauchemar, ce qui a déclenché son réveil et une prise de contact entre nous. À partir de ce moment-là, nous n'avons pas cessé de discuter, jusqu'à la fin du voyage. Julia est drôle, fine, simple, spontanée ; elle ne minaude pas, son rire n'est pas affecté. Elle a quelque chose de différent des autres filles que je connais. Une sorte de sagesse, de mystère, quelque chose de perceptible mais d'indéfinissable. Elle semble venir d'ailleurs.

Et puis, alors qu'on allait atterrir, elle a fait un malaise et je n'ai pas été autorisé à monter avec elle dans l'ambulance. Est-ce que quelqu'un l'attendait à l'aéroport ? Où devait-elle se rendre ? Je ne lui avais même pas demandé. La seule chose que je connaissais vraiment d'elle était son nom. Alors j'ai récupéré ses valises, j'ai harcelé le personnel de l'aéroport pour obtenir les coordonnées de l'hôpital où elle était transportée et suis venu le plus vite que j'ai pu.

Ici, non plus, on n'a pas voulu me laisser entrer, mais j'ai parlé au médecin qui la suit et il s'est montré compréhensif.

Quand je suis entré dans sa chambre, elle dormait. Je n'ai pas fait de bruit. Je voulais rester éveillé au cas où elle ouvrirait les yeux. Il fallait donc que je trouve une occupation. Je n'avais pas de livre. Je me suis dit que Julia en avait peut-être un dans ses valises, c'est pour cela que je les ai ouvertes. J'en ai trouvé plusieurs, mais ce ne sont pas eux qui ont éveillé ma curiosité. Sous mes yeux, se côtoyaient des tenues basiques de marques bon marché, des vêtements que toutes les filles de 20 ans avaient dans leur penderie, et des robes luxueuses ; des culottes de coton à côté de sous-vêtements en satin et fines dentelles ; des baskets et des escarpins hors de prix. Et puis des bijoux qui devaient valoir une fortune. Je me rappelais aussi de sa montre, qui tranchait avec le reste de son habillement.

Pourquoi Julia a-t-elle une garde-robe aussi extrême ? A-t-elle une double vie ? Que faisait-elle à New York ? C'était quoi ce travail ? Était-elle mannequin ? Non, trop petite pour les diktats de la mode. Escort girl ? Peut-être, même si c'est difficile à croire. Le petit texte qu'elle a sorti de son sac, je suis à peu près sûr qu'elle mentait quand elle l'attribuait à une amie, que c'était bien à elle qu'il était destiné.

J'ai déployé les robes de luxe, déplié la lingerie. J'ai touché les étoffes soyeuses, je les ai chiffonnées dans mes mains. Et je me suis mis à rêver de Julia parée de ces atours.

En frottant la soie contre ma joue, j'ai vu Julia bouger devant moi, venir me frôler. Mon sexe a commencé à se durcir. Je ne suis pas un grand connaisseur en matière de fringues et les tissus ne m'ont jamais fait tripper. Non, ce qui m'excitait, c'était d'imaginer Julia les portant, c'était la voir elle. La voir comme ça, pour moi.

J'ai caressé les satins et les dentelles du bout des doigts, avec délicatesse, comme si je parcourais ses courbes. Je bandais alors tout à fait.

Dans mon fantasme, ces robes tombaient lentement le long de son corps, dévoilant des rondeurs féminines d'une sensualité ravissante. J'imaginais que sa peau avait la douceur de ces soieries. J'ai déboutonné mon pantalon, j'ai lentement ouvert la fermeture Éclair, j'ai descendu mon caleçon sur les hanches, j'ai pris ma queue et j'ai commencé à la masturber. Que de mystères autour de Julia, que

je voulais percer ! Comme cette fille me troublait et m'intriguait ! Comme elle provoquait mon imagination !

J'ai humé les étoffes, je les ai portées à mes lèvres. Comme j'aurais voulu m'enfouir au creux de Julia pour la respirer, comme j'aurais voulu l'embrasser. Mon songe prenait corps, ma main caressait mon sexe de plus en plus vivement. Pour ne pas que mes gémissements s'entendent, j'ai enfoncé dans ma bouche une culotte en satin. Je sentais la jouissance au bout de mes doigts. J'ai mordu la culotte et j'ai senti le liquide chaud et épais couler sur ma main.

J'ai replié les habits et refermé les valises. À présent, je suis assis sur une chaise, à ton chevet. Je te regarde dormir, Julia, et je ne me lasse pas de te regarder dormir. Je voudrais te prendre dans mes bras et déposer un baiser sur ton front. Je te regarde et je me demande : qui es-tu Julia ? »

4. Un zeste d'inquiétude et 2 grammes de tendresse

Eh bien ! Ces quelques pages dévoilaient une nature bien plus passionnée et fantasque que ce que ne laissait soupçonner l'apparence de Vincent ! Le jeune homme se révélait bien moins prévisible, bien moins lisse qu'il n'y paraissait !

La lecture des pages que Vincent avait noircies de son désir, de son élan, me troublait à plusieurs titres. D'un point de vue extérieur de simple lectrice, son fantasme m'avait émoustillée. D'un point de vue plus personnel, puisque ces lignes m'impliquaient, j'étais touchée par la tendresse respectueuse qu'il avait à mon égard, par le contraste entre la ferveur de son attirance et la pudeur dont il faisait preuve en consignant par écrit ses sentiments plutôt que de me les imposer par la parole. J'étais aussi, bien sûr, flattée d'être l'objet du désir d'un homme, d'être regardée. Bien que le fait que je lui plaise ne m'ait à aucun moment effleuré l'esprit (combien de fois Sarah s'était étonnée de ma naïveté, de mon absence de perspicacité ! Elle disait que j'étais si peu sûre de moi que je ne voyais jamais quand un garçon s'intéressait à moi et c'était vrai, je n'avais absolument pas cette faculté-là).

Je n'en veux évidemment pas à Vincent et je n'ai pas l'intention de lui avouer ma découverte et de le blâmer. Il est bien entendu que *cogitationis poenam nemo patitur* !¹ Mais j'espère qu'il n'attend rien de moi, que ses premières impressions se dissiperont et que son sentiment évoluera en amitié. Vincent m'est très sympathique et je lui suis reconnaissante de son secours et de son soutien. Mais celui qui...

Daniel ! Oh mon Dieu ! Personne n'a dû le prévenir ! Est-il reparti fâché de l'aéroport en ne me voyant pas sortir de l'avion ? Me cherche-t-il ? Il faut que je l'appelle.

Je remets le carnet de Vincent à sa place et cherche du regard mon sac à main. Je l'aperçois sur le rebord de la fenêtre. Je suis tout à coup si nerveuse que je soulève brusquement les draps et bondis hors du lit. Mais cette précipitation soudaine est trop rapide et je suis prise de vertige. J'ai juste le temps de me rattraper en m'appuyant au mur. Je reste ainsi quelques secondes, le temps de recouvrer mon équilibre. Une fois stabilisée, je m'avance avec plus de mesure vers la fenêtre pour m'emparer de mon sac. C'est à ce moment-là que la porte de la chambre s'ouvre et qu'entre le médecin que j'ai vu hier, accompagné d'une infirmière.

- Bonjour mademoiselle Belmont. Il semblerait que vous ayez retrouvé vos forces ?
- Bonjour docteur. Oui, je me sens mieux ce matin.
- Ce serait tout de même plus prudent de vous reposer encore un peu. La journée au moins.
- J'avais juste besoin de prendre mon sac. Je pensais me remettre au lit.
- Très bien. Je vais vous laisser avec l'infirmière, elle va vous faire une prise de sang et quelques petits examens de routine. Je reviendrai vous voir avec les résultats de tout ça.
- Merci docteur.

Cette intervention, tout à fait inopportune, retarde mon appel à Daniel et me rend donc encore plus nerveuse. Heureusement, l'infirmière, efficace et peu bavarde, fait ce qu'elle a à faire sans perdre de

temps et je me retrouve assez rapidement seule dans ma chambre.

Je fouille dans mon sac pour mettre la main sur mon téléphone. Je réalise que celui-ci est éteint depuis mon embarquement à New York, c'est-à-dire depuis environ dix-sept heures.

Quand l'écran s'allume enfin, il affiche « *10 appels en absence* », « *20 nouveaux SMS* ». Tous sont en provenance du numéro de Daniel...

Touche Téléphone, Appels manqués. Dix, ce qui fait à peu près un toutes les heures entre mon arrivée prévue hier à Paris à 23 heures et ce matin 9 heures. Touche Messages. Je les fais défiler, cœur battant, les uns après les autres, en commençant par le plus ancien.

25 juillet 2012 22 :55

[Vous le savez, Julia, attendre n'est pas dans mes habitudes. Et je ne souhaite pas que ça le devienne. Mais ce soir, je vous attends.]

25 juillet 2012 23 :05

[Je suis au terminal. Personne. Julia, où êtes-vous ?]

25 juillet 2012 23 :15

[Julia, à quoi jouez-vous ? Je sais de source sûre que vous étiez dans cet avion. Je ne vous vois pas parmi les passagers et il n'en sort plus aucun. Je suis venu, mais je peux aussi bien partir sans vous, si vous ne vous présentez pas immédiatement.]

25 juillet 2012 23 :25

[Cette petite farce puérile est du plus mauvais goût.]

25 juillet 2012 23 :30

[Vous dépassez les bornes, Julia. Si c'est un jeu, il est indécent. Si vous avez fui, ayez au moins le cran d'assumer votre acte, expliquez-vous en adulte et répondez à votre téléphone !]

25 juillet 2012 23 :58

[Très bien Julia. Je prends acte. Considérez ce message comme le dernier que vous recevrez de ma part. Inutile de répondre, il est trop tard. Adieu.]

Les larmes me montent aux yeux. Pas une minute Daniel n'a pensé qu'il ait pu m'arriver quelque chose, que mon absence était hors de ma volonté. Non, il n'a pensé qu'à lui, qu'à son désagrément. Ne pas être là, c'était obligatoirement faire montre de lâcheté, de puérilité, d'insouciance. Ne pas être là, c'était forcément vouloir délibérément l'offenser. Lui avait-on fait tant de mal que cela pour qu'il se sente à ce point visé et qu'il ne pense pas à l'autre en premier ? À la moindre contrariété,

monsieur montait dans les tours, employait un ton cinglant, coupait à la serpe, se montrait radical, lançait ses adieux.

Je suis triste. Triste et en colère. Ce contretemps, dont je ne suis pas responsable, a-t-il tout gâché ? L'histoire finit-elle là, comme ça, pendue à un SMS ? Daniel me considère-t-il vraiment comme une gamine ? Il juge et condamne sans que je puisse m'exprimer ? Ah non ! Qu'il coupe les ponts ? Libre à lui. Mais je ne me tairai pas, je lui ferai savoir la raison pour laquelle il n'a trouvé personne à l'arrivée et ce que m'inspirent ses messages.

Je suis là, seule dans ma chambre d'hôpital et je me dis que je n'aurais jamais dû partir de New York. Pourquoi diable suis-je rentrée ?

Je sèche mes larmes, prends une profonde respiration et fais défiler la suite des messages.

26 juillet 2012 2 :46

[Julia, ne pas vous voir à l'arrivée de cet avion m'a mis dans une rage folle. Je suis rentré chez moi. Quand vous aurez repris vos esprits, donnez-moi une explication.]

26 juillet 2012 3 :14

[Écoutez, cette situation ne rime à rien. Je veux bien avouer m'être emporté. Faites-moi signe, qu'on en finisse.]

26 juillet 2012 3 :49

[Julia dites-moi quelque chose je vous en conjure !]

26 juillet 2012 4 :14

[Ne persistez pas dans ce silence. Je peux entendre que vous ne vouliez pas me revoir. Dites-le moi et l'affaire sera close.]

26 juillet 2012 4 :30

[Non Julia, je ne peux pas croire que vous ne vouliez plus me voir. Je vous veux.]

Finalement, Daniel a continué à écrire. Le ton était différent, moins colérique, moins sûr de lui, mais il persistait à croire que ma disparition était volontaire. Il commençait à douter de mon envie de le revoir. Ne s'était-il pas posé la question avant ? Et toujours, il revenait sur sa toute-puissance : je vous veux donc je vous ai...

26 juillet 2012 5 :02

[Julia, où êtes-vous ? Si vous avez des ennuis, je viens vous chercher. Pourquoi est-ce que je tombe directement sur votre messagerie ?]

26 juillet 2012 5 :20

[Vous est-il arrivé quelque chose ?]

26 juillet 2012 5 :30

[Il vous est certainement arrivé quelque chose. Je ne vois pas d'autres explications.]

Il lui a fallu du temps, mais il a fini par se poser la bonne question.

26 juillet 2012 5 :47

[S'il vous arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais. J'aurais dû demander à Ray de vous accompagner.]

26 juillet 2012 6 :11

[Je continue de vous écrire, au cas où vous puissiez me lire. Je vous cherche, je vous trouverai.]

26 juillet 2012 6 :28

[Est-ce que tout le monde dort dans cette ville ? Rien ni personne ne m'empêchera de remuer ciel et terre.]

26 juillet 2012 6 :56

[Julia, je suis fou d'inquiétude.]

26 juillet 2012 7 :19

[Ray n'a rien obtenu de précis à l'aéroport. Il a la liste des hôtesse présentes sur votre vol. Il les contacte. Car tout s'est obligatoirement passé dans l'avion. J'ai peur qu'on vous ait enlevée, qu'on ait voulu m'atteindre à travers vous. Je suis désolé Julia.]

Tous ces messages à la suite les uns des autres me font vivre la soirée de Daniel. Je perçois sa colère, son bouillonnement, ses interrogations. Je l'imagine s'agitant, piétinant, réveillant Ray en pleine nuit. Je sens son inquiétude s'immiscer, grandir, déborder. Je suis peinée de lui avoir fait vire ça et je me réjouis en même temps de son tourment et de tout ce qu'il a fait pour me chercher, parce que cela prouve qu'il tient à moi. Même s'il ne le dit pas en ces termes, même s'il ramène une fois encore les choses à lui, en pensant que le mal qu'on peut me faire le vise lui.

26 juillet 2012 8 :46

[Nous avons parlé à une hôtesse. Il semblerait que vous ayez fait un malaise, mais cette idiote ne sait pas dans quel hôpital vous êtes. Nous les appelons tous.]

Il est 9 h 10 quand je compose le numéro de Daniel. Il décroche à la première sonnerie.

– Julia ? !

J’entends dans sa voix qu’il est sur les nerfs, mais soulagé.

– Bonjour Daniel, je...

– Où êtes-vous ?

Sa voix a retrouvé toute sa suavité.

– Hôpital américain.

– J’arrive. Je suis heureux de vous revoir, Julia.

(Silence).

– Moi aussi Daniel, très.

À peine cinq minutes après avoir raccroché, on frappe à la porte. Déjà là ? Non, ce n’est pas Daniel qui entre dans la chambre, mais Vincent.

– Hello ! Ça va ?

– Ça va.

– Tu n’as pas l’air ravie de me voir. Je te dérange ?

– Non, pas du tout. Je m’attendais à quelqu’un d’autre. Mais je suis contente que tu sois là.

– Si tu attends quelqu’un, tu préfères peut-être que je parte ?

– Non, reste. Tu t’es reposé un peu ?

– Comme tu vois, dit-il avec un grand sourire, en relevant la tête, bombant le torse et écartant les bras à l’horizontale. Reposé, douché, changé !

– Frais comme un gardon ! lui dis-je en riant.

– As-tu besoin de quelque chose ?

– Non, je te remercie.

– Sais-tu quand tu sors ?

– Ce soir normalement. J’attends confirmation du médecin.

– Bien, alors on va...

Le bruit de la porte qui s’ouvre en grand l’interrompt. D’un pas vif et le visage fatigué mais souriant, Daniel fait irruption dans la chambre. Mais à la vue de Vincent, il stoppe net son élan, crispe ses traits et me lance un regard assassin.

– Que fait ce jeune homme dans votre chambre ?, dit-il en s’approchant du lit et en tournant le dos à Vincent.

– Daniel, je vous présente Vincent.

– Je ne vous demande pas son nom mais ce qu’il fabrique ici !, lance-t-il sans se retourner.

– Ça vous dérangerait d’être aimable ? ! C’est vrai quoi, vous débarquez sans rien savoir, plein d’a priori et vous vous montrez désagréable.

Tout en m’adressant à Daniel, je réponds discrètement par un mouvement de tête à Vincent qui, quelques mètres derrière Daniel, me fait signe qu’il peut sortir de la pièce si je le souhaite.

– Justement, éclairez-moi. Qu’y a-t-il à savoir ?

Vincent s’est éclipsé.

– Pourquoi réagissez-vous de façon si virulente ? Vincent était mon voisin dans l’avion, il m’a

soutenue quand j'ai commencé à me sentir mal, c'est lui qui a prévenu les hôtes à bord, c'est lui qui a récupéré mes valises... qui s'est débrouillé pour savoir où on m'emmenait... c'est lui qui m'a veillée jusqu'à mon réveil...

À mesure que les sanglots montent dans ma gorge, ma voix se fait plus chevrotante, mon débit plus lent. C'était un peu injuste de balancer le secours de Vincent comme un reproche que je ferais à Daniel, mais je veux lui montrer qu'il a tort de s'emporter.

– Un peu pâlot, votre bon Samaritain.

Ses paroles sont méprisantes, mais son ton ne l'est pas. Je choisis de ne pas répondre, il ne fait que rendre ma provocation.

Daniel vient s'asseoir sur le lit et, du revers de l'index, caresse doucement mes paupières pour en chasser les larmes.

Les esprits s'apaisent dans le silence et une tension d'un tout autre genre s'installe entre nous.

– Pardonnez-moi. Je suis exténué. J'ai vraiment eu très peur.

La main de Daniel n'a pas quitté mon visage, il effleure affectueusement ma joue. Après un temps, il reprend :

– Le médecin qui vous suit m'a dit que vous pourrez sortir ce soir. Je viendrai vous chercher. J'esquisse un sourire et hoche la tête en signe d'approbation.

Et la paume de Daniel vient couvrir la moitié de mon visage, du front au menton. Il laisse sa main posée comme ça et je ferme les yeux. Il dit tant de choses ce geste, il est si tendre, si réconfortant. Il dit toute son inquiétude passée, il dit : « *Tout ira bien* », il dit l'attente de ce moment, son désir de toucher à nouveau ma peau. Je soupire de soulagement, de bonheur d'être avec lui, de plaisir aussi.

Daniel approche son visage du mien et ses lèvres frôlent les miennes, il ne les presse pas, il les frôle, de gauche à droite, du bas vers le haut, comme s'il regardait par le toucher. Je respire profondément le parfum de nos retrouvailles. Daniel passe sa langue sur ma lèvre inférieure, la mordille, la frôle de nouveau, puis recommence. Son contact est si doux, si sensuel, que j'en tremble un peu. Ses lèvres s'enfoncent tendrement dans les miennes. La pression qu'elles exercent est précise, volontaire. Sa langue glisse entre mes lèvres, m'invitant à ouvrir la bouche et à l'accueillir. Elle rencontre la mienne. Et nos langues s'appriivoisent, se mêlent, nos bouches se tordent et se dévorent, se confondent. Toute notre attente, tout notre souvenir et toute notre espérance se concentrent dans l'intensité de ce baiser, tout notre désir s'exprime en lui. Ce baiser est si fort dans sa douceur, si inconnu et familier à la fois, si délectable. Ce baiser... comme si c'était le premier.

Nous reprenons notre souffle, front contre front.

– Je dois partir.

Daniel prend ma lèvre inférieure entre les siennes et la suce légèrement. Il repose son front contre le mien.

– Je dois absolument partir.

Il dépose un baiser sur mes paupières, puis se redresse, réajuste la veste de son costume en se levant. Je le regarde s'éloigner.

– Vraiment ? Vous ne restez pas ?

Il est arrivé tout près de la porte, s'arrête, se retourne. Son expression ne laisse plus rien paraître du transport à peine passé.

– J'ai une sainte horreur des hôpitaux et j'ai des affaires urgentes à régler : deux bonnes raisons de ne pas rester.

Et moi ? Je ne suis pas une « bonne raison » ? Être avec moi n'est pas « raisonnable » ?

– Je reviens vous chercher. Je vous emmène au calme, loin des agitations de la ville... et loin de ce Vincent, dit-il en passant la porte.

Quelques minutes plus tard, Vincent, qui avait sagement attendu le départ de Daniel, revient dans la chambre.

– Dis donc, pas commode ton ami.

– Je suis désolée de l'accueil qu'il t'a fait. Il s'excuse, lui aussi. Il m'attendait à l'aéroport et ne pas me voir débarquer l'a rendu fou d'inquiétude. Il n'a pas dormi de la nuit. Il ne s'attendait pas à te voir là...

– Et il est très jaloux, plaisante Vincent.

– Sans doute...

Vincent passe le reste de la journée à mon chevet. Sa présence me renvoie l'absence de Daniel. J'aurais aimé qu'il reste auprès de moi, que je vaille la peine qu'il reste. Il était là, telle une apparition, puis plus rien, il m'abandonnait, clouée dans cette chambre d'hôpital, immaculée et froide. Alors j'apprécie que Vincent soit là, qu'il m'entoure de sa présence rassurante. Ça me fait du bien.

Dans l'après-midi, le médecin m'apporte les résultats des analyses de sang. Rien d'anormal. Il confirme son hypothèse de « crise de panique », me conseille du repos et de consulter si cela m'arrive de nouveau.

Un peu après cette visite, je reçois un SMS qui précipite mes au revoir à Vincent :

26 juillet 2012 17 :00

[Ray sera à l'hôpital dans ½ heure.]

J'en informe mon nouveau camarade et je lui dis combien je lui suis reconnaissante pour tout ce qu'il a fait pour moi. Nous échangeons nos numéros de téléphone afin de prendre des nouvelles l'un de l'autre.

À 17 h 30 exactement, Ray me trouve fin prête à partir.

– Nous sommes heureux de vous voir saine et sauve, mademoiselle Belmont, me dit-il.

Et nous rions ensemble en quittant l'hôpital. La voiture de Daniel stationne devant l'entrée. Ray dépose mes valises dans le coffre et va s'asseoir au volant, tandis que je prends place à l'arrière, à côté de Daniel. Portières qui se ferment. Moteur.

– Ray, en route pour Sterenn Park.

¹ Nul ne peut être puni pour de simples pensées !

5. Sterenn Park

Sous mes paupières closes, je perçois la lumière. Mes yeux cillent un peu avant de s'ouvrir complètement sur une haute et large fenêtre à petits carreaux, dont les volets intérieurs sont rabattus dans l'encadrement. Par la fenêtre entrouverte, une légère brise pénètre, gonflant comme une voile les rideaux vaporeux et le soleil d'une belle journée d'été s'immisce, inondant la pièce d'une douce chaleur. Tout est si calme que le chant des oiseaux me parvient très nettement. Je me redresse un peu, cale mon dos dans de confortables oreillers et balaye la pièce du regard. Jamais je n'ai vu une chambre aussi immense. Grandiose dans ses proportions, épurée dans son style. Ses dimensions peu communes, ses plafonds hauts, blancs et moulurés, son mobilier réduit à l'essentiel et ses surfaces dépouillées pourraient en faire un endroit dénué d'âme, presque effrayant. Et pourtant, avec ses murs peints dans un gris bleuté, son vieux parquet en chevrons, son grand lit en fer recouvert d'un tissu fleuri, son bouquet de roses fraîches posé sur une commode en bois blond, ses rares mais beaux objets, il s'en dégage une atmosphère des plus charmante, des plus douce, des plus intime.

On frappe à la porte. Daniel entre et vient s'asseoir sur le bord du lit. Il porte un jean bleu et une chemise de coton blanc dont il a roulé les manches aux trois quarts et dont l'échancrure laisse entrevoir son torse lisse et mat. Ses yeux brillent, son visage entier sourit. Il y a quelque chose de différent dans son regard, dans son allure générale, que je ne saurais nommer.

– Le voyage était long, vous vous êtes endormie dans la voiture. En arrivant ici, je n'ai pas voulu vous réveiller et je vous ai portée dans cette chambre.

J'imagine la scène avec le romantisme qui hante mon esprit... J'aurais payé cher pour voir ce tableau...

– Ici ?

– Je vous souhaite la bienvenue à Sterenn Park, Julia, dit-il en écartant les cheveux qui me tombent sur le visage. Ma grand-mère maternelle était anglaise et elle avait retrouvé ici, dans le Finistère, un air de chez elle. À sa mort, j'ai pris possession des lieux et j'y viens le plus souvent possible.

J'ai envie de lui poser des tas de questions sur sa famille, sur l'histoire de Sterenn Park, sur son attachement à l'endroit, mais j'ai par-dessus tout envie qu'il m'embrasse, là, maintenant. Je veux oublier l'incident, la peur, l'hôpital ; je veux que cette chambre calme et ensoleillée soit l'écrin de nos retrouvailles.

Dans une pulsion un peu folle, je me rue sur ses lèvres. Daniel ne répond pas, il reste de marbre. Je me recule pour le regarder. Mon mouvement, rapide et gauche, trahit ma surprise et mon incompréhension. Mais Daniel semble encore plus déconcerté que je ne le suis. Nous sommes là, à quelques centimètres l'un de l'autre, à nous fixer pendant un temps qui m'apparaît comme une éternité. Et tout à coup, Daniel se jette à son tour sur moi, prend mon visage dans ses mains et m'embrasse avec une fougue extraordinaire.

Nous nous agrippons l'un à l'autre avec une sorte de rage, de violence, comme si nous vivions notre ultime étreinte. L'urgence qui nous anime nous pousse à la griffure, à la morsure, au gémissement. Si nos rapports ont jusque-là été d'une brûlante sensualité et d'un plaisir extrême, ils n'ont jamais été aussi passionnés.

Subitement, Daniel se détache. Il déboutonne en hâte sa chemise, la jette au sol et, une main dans mon dos l'autre sous mes cuisses, il me soulève et m'allonge en travers du lit. Penché au-dessus de moi, il arrache mes vêtements. La nudité soudaine, l'excitation, la brise légère, toutes ensemble, me donnent la chair de poule. Daniel plonge dans mon cou. Je sens ses baisers mouillés sur ma peau tendue, son souffle chaud sur ma gorge. Il dessine l'arrondi de ma poitrine avec sa langue. Et il suce le bout de mes seins de façon si vive qu'au plaisir, se mêle une petite douleur perçante.

Daniel, plus incendiaire que jamais, enflamme mon corps par ses caresses appuyées. À genoux au pied du lit, il encercle mes cuisses et, d'un geste brusque, les tire à lui. Mes fesses se retrouvent tout au bord et mon sexe, offert à sa bouche. Sa langue le long de ma fente, sa langue sur mon clitoris, sa langue qui lèche, qui titille, qui me goûte, qui me boit. Sa langue qui me fait mouiller et jouir.

Mon esprit, flou, perdu dans les vapeurs de la jouissance. Mon corps, tressaillant encore. Je veux sentir son poids contre moi, je veux le sentir au fond de moi. Je ne veux pas attendre, je le veux, maintenant. Daniel se relève, retire en vitesse son pantalon, sort de sa poche un préservatif, l'enfile avec dextérité sur son sexe dressé. Il écarte mes cuisses, pose mes pieds en appui sur le bord du lit. Et il me pénètre avec la hâte qui l'étreint lui aussi. Ses coups de reins sont rapides, ils font remonter dans ma cambrure des trépidations de plaisir. Nos gémissements deviennent des cris.

Je sens mon être tout entier irradier. Je me sens vivante, tellement vivante. Daniel bascule la tête en arrière. Son torse se bombe et son bas-ventre est secoué de spasmes. L'instant d'après, il tombe sur moi, sa peau bouillante presse la mienne et j'entends résonner dans mon corps les battements rapides de son cœur.

Le nez dans mes cheveux, Daniel me murmure :

– Rhabillons-nous, il faut que vous visitiez les lieux.

La chambre donne sur une très longue galerie lumineuse : d'un côté, un alignement de gigantesques fenêtres cintrées qui se touchent presque entre elles et de l'autre, un mur en granit ponctué de portes. Au bout du couloir, une arche de pierre blanche en ogive donne accès à un monumental escalier en bois sculpté.

Au bas de l'escalier, dans une pièce qui doit être un hall d'entrée, j'aperçois Ray venir à notre rencontre.

– Bonjour Ray !

– Bonjour mademoiselle.

– Julia, Ray va vous conduire en cuisine pour qu'on vous prépare un petit-déjeuner. Ensuite,

arpentez les intérieurs à votre guise, mais je vous interdis de franchir cette porte (il me désigne une porte derrière l'escalier), c'est entendu ?

– Je pensais que vous me feriez vous-même la visite...

– Je vous rejoins un peu plus tard. Nous irons voir le parc ensemble. Mais pour l'instant, je dois m'occuper de quelque chose.

– Quelle chose ?

– Cela ne vous concerne pas, Julia, répond-il en renfrognant son air pour me signifier de cesser de poser des questions. Allez... À tout à l'heure.

Daniel, stoïque, m'enjoint à quitter la pièce en pointant le bras vers sa sortie. Ray me devance. Je fais quelques pas, puis me retourne. Daniel est toujours dans l'entrée, il me regarde m'éloigner, attendant sans doute de ne plus être à portée de vue pour disparaître on ne sait où.

Tout en avalant un copieux petit-déjeuner, je demande à Ray ce qui se trouve derrière la porte que je ne dois pas franchir.

– Elle mène à une des ailes du château, mademoiselle.

– Mais qu'y a-t-il dans cette aile ?

– Mieux vaut ne pas chercher à savoir, mademoiselle.

Je n'en saurai pas plus, mais je serais prête à parier que Daniel est parti par cette porte interdite...

Rassasiée, je pars à la découverte du château. Je passe dans un salon, une salle à manger, un bureau, une bibliothèque en boiseries avec mezzanine et échelle... Toutes les pièces ont en commun d'être démesurément grandes mais intimistes. Ni bibelots, ni objets clinquants, mais quelques œuvres choisies : des tableaux, quelques sculptures, des vases emplis de fleurs, des tapis d'Orient, des objets fonctionnels. Aucun lustre ne pend des hauts plafonds, mais un peu partout sont posées de jolies lampes. Les tissus – rideaux, fauteuils, coussins... – sont tous en matières et tonalités chaudes. Et la plupart des meubles (il y en a peu) sont d'une originalité et d'une beauté remarquables. Que de telles pièces soient aussi chaleureuses et personnelles me rend admirative et je me sens bien entre ces murs. Mais je m'y perds un peu, c'est un vrai dédale !

Il fait si beau dehors que je décide d'interrompre mon exploration et je sors voir de quoi a l'air le château vu de l'extérieur.

Sterenn Park est un immense domaine, comme on peut sans doute, il est vrai, en voir dans le sud de l'Angleterre, comme on peut en imaginer en lisant les descriptions de propriétés dans les romans de Jane Austen.

Je n'avais jamais vu pareil château. En granit, dépourvu de toute symétrie, il est tout à fait singulier et surprenant. La partie principale, rectangulaire et centrale, est dotée d'une multitude de fenêtres (c'est là que se situe la galerie qui dessert les chambres). À sa droite, une aile se déploie, formant l'angle d'une cour avant. Au bout de cette aile, est accolée une tour ronde et massive, quasiment sans aucune ouverture. À l'extrémité gauche de la partie principale, se trouve une petite chapelle. Dans le prolongement de celle-ci, une seconde aile part vers l'arrière du château. La demeure, construite en surplomb d'un vallon, est entourée de forêt. En contrebas, se trouve un large point d'eau et, un peu plus loin encore, une rivière serpente entre les arbres. Aucun voisinage à l'horizon, seulement une

nature accidentée et verdoyante. Le cadre est absolument incroyable, follement romanesque.

Je m'aventure à faire le tour des bâtiments. À l'arrière, je découvre un potager, une roseraie, un jardin aménagé de parterres fleuris et fouillis, de bancs et de petites tables. Je continue de longer les murs en laissant vagabonder mon regard et mes pensées, quand tout à coup, je crois apercevoir une ombre bouger dans l'aile située en continuité de la chapelle. Je cherche un endroit d'où je pourrais observer de plus près, sans être vue. Je repère un petit buisson, me courbe, me faufile et me mets en position. À travers une fenêtre, je distingue deux silhouettes. Celle d'un homme debout, s'affairant, et celle d'une femme, assise. L'homme, je le reconnais... C'est Daniel.

Mais qui est la femme qu'il cache ? Pourquoi ne voulait-il pas que je la voie ? Aurait-il eu l'aplomb de m'emmener sous le même toit que sa femme ?

L'ombre de Daniel se déplace, semble gagner la chapelle. Mince ! Il retourne vers l'entrée ! Je quitte mon observatoire et regagne l'avant du château en courant. J'ai juste le temps de reprendre mon souffle avant que Daniel ne me trouve.

- Ah ! Vous êtes là. Alors, l'intérieur vous plaît ?
- Beaucoup.
- Prête pour une balade dans le parc ?
- Prête.

Nous descendons le vallon vers le plan d'eau. De la maison, ça fait un sacré bout. Un long chemin que nous parcourons presque sans un mot. Daniel m'interroge sur ma visite et je lui réponds par monosyllabes. Arrivés en bas, près de la rivière, au milieu des arbres, il me prend par les épaules.

- Qu'est-ce que vous avez à la fin ? Vous faites la tête ? Parce que je vous ai laissée seule un moment ?
- Je vous ai vus.
- Qui avez-vous vu ? Qu'est-ce que vous avez vu ?
- Vous et cette femme que vous cachez.
- Vous n'êtes qu'une sale petite fouineuse. Je vous avais dit de vous tenir éloignée de cette partie du château.
- Je ne l'ai pas fait intentionnellement ! Je vous ai vus par hasard. Et quand bien même... J'en ai marre de vos mystères, de vos interdictions. Vous retenez votre femme prisonnière ? Et vous ne vouliez pas que je le découvre ?

Un rictus déforme la bouche de Daniel.

- Vous êtes jalouse.
 - Absolument pas ! J'aimerais juste que vous arrêtiez de me prendre pour une idiote, pour une enfant ou pour je ne sais qui, que vous arrêtiez vos cachotteries.
- Daniel sourit maintenant tout à fait.
- Si, si, vous êtes jalouse. Tenez, vous rougissez.
- Puis d'un coup, il reprend un air grave.

– La femme que vous avez aperçue est ma sœur, Agathe.

– Votre sœur ?

– Oui.

– Et elle reste enfermée là ?

– Elle est de santé fragile.

– De quoi souffre-t-elle ?

– Julia, je n’ai nullement l’intention de vous expliquer le pourquoi du comment. Vous savez que ma sœur vit ici, tenez-vous en là. Je vous demande de ne pas chercher à la voir et de ne plus aborder le sujet.

Et sans même attendre une réaction de ma part, Daniel m’attire à lui et m’embrasse avec une avidité qui se passe de tout commentaire.

Je ferme mes bras autour de son cou. Nos bouches restent scellées, tandis qu’il descend ses mains le long de mon dos, qu’il soulève ma jupe, qu’il empoigne la rondeur de mes fesses, qu’il les malaxe en me pressant contre lui et que je sens contre mon bas-ventre battre la bosse de son sexe.

– Accrochez-vous à moi.

Daniel me soulève et j’enroule mes jambes autour de sa taille. Les pressions, les frottements, à travers les tissus, de mes seins contre son torse, de mon sexe contre le sien sont extrêmement excitants. En moins de temps qu’il ne faut pour le dire, le désir me submerge. Son souffle saccadé, la moiteur de sa peau, la vitalité de ses baisers me disent son désir à lui.

– Daniel ! Daniel !

Une voix de femme hurle au loin.

Daniel se fige.

– Daniel !

Les appels continuent.

Je desserre l’étreinte de mes jambes et pose les pieds à terre.

– Qui est-ce ?

Daniel dégage son cou de mes bras et m’attrape par le poignet.

– Allons-y.

Nous remontons le vallon au pas de course. Une femme vient vers nous. Au moment où Daniel la reconnaît, il s’arrête immédiatement.

– Ma mère, dit-il entre ses dents et en me lâchant le poignet.

Je reste à côté de Daniel, immobile, essoufflée, le visage encore rouge des ébats interrompus et les vêtements froissés.

La mère de Daniel fonce sur nous comme une furie. Elle se plante devant son fils et me désigne du doigt sans m’adresser un regard.

- Qui est cette fille ?
- Arrête, ça tout de suite.
- Je te demande qui est cette traînée !
- Maman, ça suffit.

C'est tout ? ! C'est tout ce que Daniel Wietermann peut opposer à sa mère ? Pas une exclamation ? Rien pour me défendre ?

La mère de Daniel se tourne brusquement vers moi :

- Vous ! Prenez vos cliques et vos claques et déguerpissez ! Je vous conseille de ne pas vous approcher de mon fils.

La mère de Daniel me fusille du regard, je cherche explication et protection dans les yeux de Daniel et Daniel fixe sa mère avec rage. Un triangle aveugle en somme.

Je ne sais pas ce qui me stupéfait et m'effraie le plus, si c'est l'absence de secours de Daniel ou si ce sont les propos dégradants et les menaces de sa mère, mais c'en est trop. Je prends mes jambes à mon cou et cours le plus vite possible en direction du château.

- Julia !

J'entends une pointe de désespoir dans le cri de Daniel, mais pas ses pas derrière moi. Je pars et il ne cherche pas à me rattraper.

Une fois en haut, je continue ma course à la recherche de mes affaires et de Ray.

- Que se passe-t-il, mademoiselle ?
- Ray, vous voulez bien m'accompagner à la gare la plus proche ?

Il me dit qu'avant d'accepter, il doit téléphoner. Je comprends qu'il lui faut l'autorisation de Daniel. Et visiblement, Daniel ne s'oppose pas...

Dans la voiture, Ray me dit :

- Pas question de vous emmener à la gare, mademoiselle. Dites-moi où vous voulez aller et je vous y conduis.

J'ai l'esprit tout embrouillé, je ne sais même pas où je veux aller.

Chez mes parents, oui, le mieux serait sans doute d'aller chez mes parents.

Je dois les prévenir de mon arrivée. Je cherche mon téléphone. En fouillant dans mon sac, je tombe sur un bout de papier chiffonné. Je le déplie. Écrit dessus, le numéro de Vincent.

Ou alors... ? Pourquoi pas.

À suivre !

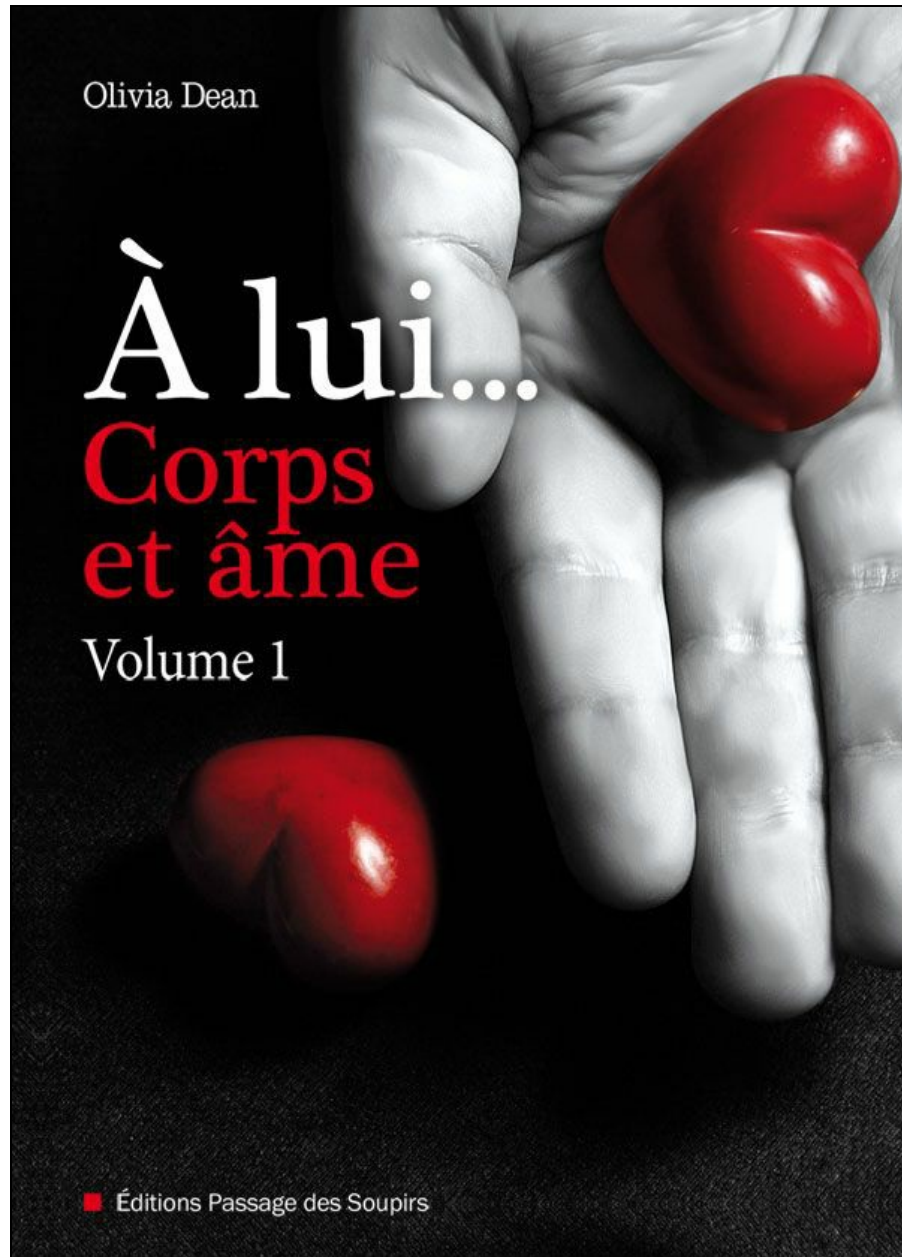
Ne manquez pas l'épisode suivant !

Egalement disponible :

A lui, corps et âme

" Sans aucun doute le plus grand roman érotique paru depuis Cinquante Nuances de Grey "

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Toute à lui

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

